

# Attentats de Paris : on a voulu voler s

Sur une terrasse de Paris, un 13 novembre 2015 : Alice Barraud se prend une balle dans le bras. Très vite, la voltigeuse s'entend dire que le cirque, pour elle, c'est fini. Aujourd'hui, l'acrobate remonte sur la piste. Ou comment l'art reconstruit les corps et les âmes.



Après avoir entendu ad nauseam qu'elle était « au mauvais endroit au mauvais moment », elle a décidé de chercher à nouveau sa place.

© ARISTIDE BARRAUD.

CATHERINE MAKEREEL

La première fois qu'on rencontre Alice Barraud, c'est en 2018 sur la piste des Dodos, sublime spectacle du P'tit Cirk. On ne le sait pas encore à l'époque, mais le totem de la pièce, le dodo, cet oiseau doté d'ailes mais incapable de voler, résonne tout particulièrement avec le parcours de la voltigeuse. A l'époque, ni l'équipe du P'tit Cirk ni Alice Barraud elle-même ne souhaitent vraiment en parler, mais on devine des circonstances particulières autour de la création. En effet, en 2015, alors même que les acrobates travaillaient sur ce petit bijou musical et aérien, où les instruments à cordes deviennent instruments à corps, alors même que cette formation d'oiseaux migrateurs voltigeait régulièrement en plein ciel, l'une des leurs se fait tirer dessus. Blessée. Touchée dans sa chair.

Un certain 13 novembre. Alice Barraud se trouve devant le Petit Cambodge à Paris avec son frère et quelques amis quand elle reçoit une balle dans le bras et le poignet. Trois autres balles atteindront son frère, rugbyman professionnel. A l'hôpital, très vite, les avis médicaux tombent : sa carrière de voltigeuse en main à main et portique coréen est finie, son bras est cassé à vie, ses doigts ne sentiront plus et ne bougeront plus. Hôpital, opérations à répétition, centre de rééducation : pendant deux ans, l'artiste refuse pourtant de cesser d'y croire. « Mon frère voulait reprendre le rugby et moi, je voulais reprendre le cirque », se souvient-elle. « On nous disait qu'on était fous, mais avoir cet objectif, ça nous a fait tenir. Tenir debout face à ceux qui n'y croyaient

« MEMM » pas peur !

Incroyable mais vrai ! Pendant une heure, dans MEMM (*Mauvais Endroit au Mauvais Moment*), Alice Barraud nous parle des heures les plus sombres de sa vie en nous faisant... rire ! Mais rire, vraiment, hein ! Pas d'un petit rictus gêné ou d'un rire qui sort tout jaune pour conjurer un malaise intérieur. Non, un rire franc, décomplexé, libéré par un spectacle qui se venge de la vie par la comédie. Il y a du Buster Keaton dans ses acrobaties, lorsqu'elle joue avec les options électriques de son lit d'hôpital qui, peu à peu, prend les commandes et lui impose des contorsions spectaculaires. Il y a du stand-up dans son entrée sur scène quand elle raconte avoir eu d'abord l'idée (du plus mauvais goût) de débarquer sur scène dans un concert de pétards, histoire de bien planter le décor de cette fameuse soirée, où elle s'est fait tirer dessus. Tout n'est pas drôle bien sûr – la douleur physique, l'acceptation d'un bras cassé à vie, la dépression – mais la voltigeuse parvient à rendre léger chaque phase de sa reconstruction. Une poche de perfusion est prétexte à de cocasses acrobaties. Les percussions de son compagnon, Raphaël de Pressigny, à la batterie, semblent exorciser ses tourments. De magiques projections la font danser avec son ombre, métaphore du chemin à accomplir pour se réconcilier avec cette étrangère qu'elle est désormais. Ses envolées au trapèze, dans une ultime renaissance.

C.M.A.



Pendant ses deux années à l'hôpital, Alice Barraud a vécu des moments surréalistes dont elle tire aujourd'hui des scènes burlesques. © ARISTIDE BARRAUD.

pas. » C'est que ces deux-là ont le mouvement chevillé au corps. Elevée à Masy, dans la région parisienne, Alice Barraud a toujours dansé. « Ma maman est prof de danse traditionnelle. Educatrice spécialisée pour personnes handicapées, elle a mêlé cela à la danse en devenant art-thérapeute. Mais surtout, elle aimait des bals trad, en compagnie de mon père, qui joue de la guitare. Depuis que j'ai 4 ans, je danse. »

**Ecrire pour ne pas oublier**

Danse contemporaine, modern jazz, expression primitive, tango, salsa : la jeune Alice essaye tout et adore ça. « Pourtant, je n'ai jamais voulu être danseuse. La liberté, je l'ai trouvée dans le cirque. En voyant une voltigeuse dans un spectacle du Cirque Aïtal, j'ai su que je voulais faire ça ! Puis, j'ai vu le Cirque Plume, Trotola ou encore les Belges du Cirque Ronaldo. Faire rire et voler, voilà ce que je voulais faire ! » Elle part donc se former au Centre régional des arts du

# a vie, elle la refait voler



cirque de Lomme, notamment en porté acrobatique sous la houlette de Mahmoud Louertani et Abdel Senadji, les fondateurs de la célèbre compagnie XY. « J'étais passionnée par cette technique où chaque corps peut en porter un autre, en adaptant les figures ou en travaillant de telle sorte que le plié des deux acrobates soit tellement à l'unisson que la propulsion en est décuplée. » Un enseignement qui va s'avérer cruellement précieux dans le parcours de la jeune Alice. Avant même que sa carrière ne prenne son envol, avec la C<sup>e</sup> du Fardeau ou le P'tit Cirk, les attentats vont la mettre à terre. « J'ai beaucoup de séquelles dans le bras. Or, la base de la voltige, c'est être sur les mains. Pareil pour le portique coréen où on est accroché en main à main. J'ai repris la création des dodos. Les porteurs m'ont dit : "Il te reste deux jambes, deux bras, on va trouver ! Et on a inventé des techniques pour continuer à voltiger." Ils m'ont permis de me remettre dans un train de vie normal, dans la vie que j'avais choisie. »

Pendant cette reprise avec les Dodos, mais aussi, avant cela, pendant les années d'hôpital, Alice a écrit. « Pour ne pas oublier », analyse-t-elle aujourd'hui. « Comme tout cela était lourd pour moi, pour ma famille, les gens qui m'entouraient, je m'étais donné comme mission de guérir tout le monde, d'être positive, de ne pas me laisser gagner par le noir qu'on a essayé de nous imposer. Alors, écrire me permettait d'y mettre mes doutes, mes mots, ce que je ressentais plutôt que de vomir tout ça sur ceux qui m'entouraient et m'aidaient à tenir debout. J'y mettais des questions ou des situations surréalistes. Comme quand,

trois ou quatre jours après les attentats, deux policières sont venues dans ma chambre d'hôpital. Comme on était encore en état d'urgence, elles avaient leur flingue à la ceinture, c'était très violent pour moi. Je sentais en elles une rage, une sorte d'état de guerre et en même temps, elles essayaient d'être douces avec moi. Tout ce que je racontais passait à travers elles. On avait envie de pleurer mais on gardait chacune nos rôles. Quand elles ont sorti une imprimante dans ma chambre d'hôpital pour imprimer ma déposition, j'ai trouvé ça surréaliste. En relisant la déposition pour la signer, j'avais l'impression que ce n'était pas ma vie. Encore aujourd'hui, je me dis que ce n'est pas possible, c'est tellement gros. Et puis je regarde mes cicatrices et je me dis que c'est bien arrivé. »

## Une fenêtre ouverte sur la reconstruction

Ecrire lui a permis de mettre une distance face à ce cauchemar. « Je me disais : concentre-toi pour guérir. Un jour, quand tu auras les épaules plus solides, tu en feras quelque chose. » Malgré tout, la reprise s'avère douloureuse. « Pendant deux ans, dans le cocon de l'hôpital, j'avais perdu les repères de ma vie d'avant. Ensuite, en reprenant le travail, je me suis rendu compte de la femme que je n'étais plus. J'avais des pensées différentes alors que les gens attendaient la femme que j'étais avant. » Elle écrit encore et encore et puis, un jour, ça y est, elle se sent prête. Elle ouvre tous ses carnets et en fait une fenêtre ouverte sur sa reconstruction. Elle lit ses textes à son compagnon, Raphaël de Pressigny, qui se trouve être le

batteur de Feu ! Chatterton et soudain, la musique vient épauler les mots pour adoucir son âme.

« Raphaël m'a aidé à écrire sur scène. Il y avait plein de choses que je n'avais pas réussi à écrire, sur le handicap, ou sur la folie et la peur par lesquelles j'étais passée. Le but n'est pas de raconter les attentats mais de raconter une reconstruction, parler du vivant, avec tout ce qu'on aime dans le spectacle vivant. Parler des états par lesquels on passe : la colère, la douleur, les moments malgré tout drôles du quotidien, les souvenirs d'enfance, les rêves, ce qui fait qu'on s'accroche, qu'on garde espoir. » Parce que l'art, c'est transformer, transcender avec les yeux du présent, Alice Barraud a donc créé *MEMM* (*Mauvais Endroit au Mauvais Moment*), que nous avons vu mercredi à Lille avant que la pièce ne débarque en Belgique, à Latitude 50, en février prochain. Quant à son frère, Aristide Barraud, avec qui elle a partagé chaque étape de cette renaissance, il a écrit un livre : *Mais ne sombre pas*. On pense aussi, bien sûr, au *Lambeau* de Philippe Lançon et toutes ces œuvres, photographiques par exemple, qui ont surgi de l'innommable. « Beaucoup de victimes, dont je suis proche, ont dû faire quelque chose. C'est inhérent à l'homme, face à la destruction. Soit on fait quelque chose avec les cendres, soit on se suicide. » Alice Barraud a choisi de tout réinventer pour continuer à voler. Après avoir entendu *ad nauseam* qu'elle était « au mauvais endroit au mauvais moment », elle a décidé de chercher à nouveau sa place.

*MEMM* les 4 et 5/2 à Latitude 50, Marchin.